



HAL
open science

Vipère au coeur : le personnage de la mère dans "Dois irmãos" de Milton Hatoum

Teresa-Cristina Duarte-Simoes

► **To cite this version:**

Teresa-Cristina Duarte-Simoes. Vipère au coeur : le personnage de la mère dans "Dois irmãos" de Milton Hatoum. *Les Langues néo-latines : revue de langues vivantes romanes*, 2006, p. 81-94. hal-00412996

HAL Id: hal-00412996

<https://hal.science/hal-00412996>

Submitted on 2 Sep 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**VIPERE AU CŒUR : LE PERSONNAGE DE LA MERE DANS *DOIS*
IRMÃOS DE MILTON HATOUM**

**Cristina Duarte
(Université de Toulouse-Le Mirail)**

L'importance qui revêt la figure maternelle pour les Brésiliens n'est plus à démontrer. Citée souvent par les hommes du pays comme modèle de femme idéale, toute mère est intouchable. Son image ne supporte aucune critique et relève presque du sacré. L'offense faite à son nom est considérée comme beaucoup plus grave que celle faite au nom du Seigneur, et cela malgré le catholicisme fervent de la population. À telle enseigne que les hommes politiques, faisant fi de toute éthique professionnelle, saisissent toute occasion de rendre hommage à leur génitrice. Ils inaugurent ainsi des œuvres publiques portant son nom: qui un pont, qui une voie rapide, qui une école secondaire. Enfin, sur les plages permissives du pays du "*fio dental*"¹, on constate que la femme ne découvre jamais ses seins, symbole par excellence de la maternité.

¹ Bas de maillot de bain réduit à un string.

Le deuxième roman de Milton Hatoum constitue un exemple saisissant de cette prégnance de la figure maternelle dans la société brésilienne. Bien que les personnages soient d'origine libanaise, ils semblent bien adaptés au Brésil et aux mœurs locales et agissent tout comme les autochtones, sur la base d'un matriarcat diffus, bien résumé par la phrase populaire: *O dono da casa sou eu, mas quem manda é a minha mulher.*² C'est précisément cet aspect de *Dois Irmãos* qui en fait une histoire typiquement brésilienne.

La famille décrite dans le livre est, au premier abord, un modèle de réussite d'immigration libanaise. Partis jeunes des montagnes de leur pays, Halim et Zana se rencontrent au Brésil, à Manaus, pour former un couple, au départ heureux, malgré leurs différences religieuses: il est musulman, elle est catholique. Le parcours du premier au Brésil est celui de la plupart des immigrés libanais, les "Turcs", comme les appellent encore les Brésiliens, ignorant des notions élémentaires d'histoire et de géographie. Arrivé à Manaus à l'âge de 12 ans, Halim débute sa vie professionnelle en qualité de *mascate*, ces camelots qui sillonnent Manaus et les environs pour vendre toutes sortes de marchandises et qui, innovateurs, introduisent auprès des populations défavorisées la vente à crédit, le troc et les soldes. Comme ses affaires sont florissantes, le jeune Libanais arrive par la suite à ouvrir un petit magasin, en plein cœur de la ville. À l'instar des compatriotes qui réussissent, il emménage avec sa femme dans une belle demeure spacieuse au sein de ce même quartier. Les premiers enfants du couple sont des jumeaux, Yaqub et Omar, les deux frères du titre, liés par une animosité féroce qui monopolise toute l'attention des autres personnages, en sorte que Rânia, leur sœur, finit par passer pratiquement inaperçue. Cette famille aisée a à son service la domestique indienne Domingas et, par la suite, également son fils Nael, l'enfant bâtard de l'un des jumeaux. Une belle réussite sociale et financière, donc, exemplaire des diverses étapes de l'intégration des immigrés libanais au Brésil. Cependant, dans cette maison aisée, vaste et belle règne la tristesse.

Dois Irmãos commence par la fin, par la mort de la mère, Zana. Rétrospectivement, le narrateur Nael - observateur privilégié de l'évolution des divers protagonistes - va consigner la mémoire de cette famille sous forme de souvenirs. En même temps qu'il met de l'ordre dans les témoignages reçus au long de sa vie - confidences faites par divers personnages du roman - Nael cherche également à savoir qui est son père et à achever ainsi la construction de sa

² Le patron ici c'est moi, mais c'est ma femme qui commande.

propre identité. C'est la figure maternelle, donc, qui inaugure le récit ou, si l'on préfère, c'est le décès de la mère qui rend possible la narration.

Personnage haut en couleurs, Zana appartient à la catégorie des femmes autoritaires et castratrices; elle mène toute la famille à la baguette et soumet tout son petit monde à sa volonté. Son pouvoir s'exerce également au dehors de la sphère domestique, sur les voisins, commerçants et autres habitants du quartier. Le passage qui décrit le retour de Yaqub - parti cinq ans au Liban, après un exil forcé provoqué par sa mère elle-même - montre à quel point il est difficile d'arrêter Zana:

Quando viu o bimotor prateado aproximar-se da cabeceira da pista, desceu correndo, atravessou a sala de desembarque, subornou um funcionário, caminhou altiva até o avião, subiu a escada e irrompeu na cabine. (p.15)³

Cette mère-là est un véritable rouleau compresseur, qui n'épargne personne. Son mari assiste à tout, impuissant, car il n'ose pas aller contre le désir de sa femme.

Par ailleurs, le bonheur des époux ne résiste pas à la naissance des premiers enfants, puisque Zana s'enferme dans une préférence malade pour Omar, le deuxième jumeau. Très fragile au moment de sa naissance, l'enfant va monopoliser les faveurs maternelles. Cet amour encombrant finit par détruire tout ce qui l'entoure, même la très forte attirance physique qui existe entre les époux. La jeune femme sensuelle ne s'intéresse désormais plus qu'à son fils, le petit dernier, le *Caçula*, comme elle l'appelle. Halim lui sera fidèle jusqu'à la fin, attendant avec une patience biblique les moments de plus en plus rares d'intimité avec son épouse:

(...) ela, Zana, mandava e desmandava na casa, na empregada, nos filhos. Ele, paciência só, um Jó apaixonado e ardente, aceitava, engolia cobras e lagartos, sempre fazendo

³ Toutes les citations du livre en portugais sont extraites de l'édition brésilienne: *Dois Irmãos*, Companhia das Letras, São Paulo, 2000. Les traductions en français sont celles de Cécile Tricoire: *Deux Frères*, Editions du Seuil, Paris, 2003. *Dès qu'elle vit la carlingue argentée s'approcher de la piste, elle dévala les escaliers, traversa la salle de débarquement, soudoya un employé, et poursuivit d'un pas souverain jusqu'à l'avion, où, gravissant la passerelle, elle fit irruption dans la cabine (...)* (p. 13).

as vontades dela, e, mesmo na velhice, mimando-a, "tocando o alaúde só para ela", como costumava dizer.(p.54)⁴

Dans le lit conjugal, le fils préféré vient s'interposer entre le père et la mère, réduisant considérablement la fréquence de leurs étreintes. Dans la chambre du couple, il va jusqu'à mettre le feu, un geste que sa mère se refuse à reconnaître.

Les trois enfants vont payer les frais de cet amour excessif. Omar, en premier lieu, qui n'arrive pas à lutter contre la tendresse incestuelle⁵ de sa mère, qui manifeste tristesse et contrariété chaque fois que son jumeau préféré découche. De même, elle méprise de façon catégorique les deux femmes qu'à tour de rôle il aime et présente à la famille. De toute évidence, elle ne les considère pas assez " bien" pour son fils. Ainsi, faute de ne pas obtenir l'autorisation implicite de couper l'encombrant cordon ombilical qui continue de le lier à sa génitrice, Omar restera, définitivement, l'enfant gâté à qui la gent féminine n'ose rien refuser. Domingas le craint, Rânia répond, avec sacrifice, à toutes ses exigences financières, Zana ne lui dira jamais non. Hypocrite, elle préfère, par exemple, cacher la clé de la voiture plutôt que la lui refuser pour une promenade avec la jeune Lívia. Tout est dans le non-dit. Aucune transparence dans les actions de cette femme entêtée et égoïste qui, dictatoriale, impose sa façon d'agir à tous les autres membres de la famille.

L'ambiguïté maternelle entretient également la rivalité entre les jumeaux: lorsqu'Omar, jaloux, cherche à connaître les détails du voyage de son frère au Liban, ou encore la date de son retour, Zana lui répond par le silence, alimentant ainsi la rancune de son fils. D'autre part, le jour du retour de Yaqub - resté cinq ans loin de la famille - Omar se présente à elle comme le fils prodigue et elle accepte sans façon l'inversion des rôles:

Omar se dirigiu à mãe, abriu os braços para ela, como se fosse ele o filho ausente, e ela o recebeu com uma efusão que parecia contrariar a homenagem a Yaqub. Ficaram juntos, os braços dela enroscados no pescoço do Caçula, ambos entregues a uma

⁴ Zana faisait la loi dans la maison, donnait des ordres à la domestique et aux enfants. Lui, la patience même, tel un Job passionné et ardent, acceptait tout, avalait couleuvres et lézards, faisait ses quatre volontés et, même dans leur vieillesse, continuait à la cajoler, "à jouer du luth seulement pour elle", comme il disait toujours (p. 52).

⁵ Ce mot est employé dans le sens qui lui donne Paul-Claude Racamier (*L'Inceste et l'incestuel*, les Editions du Collège, 1995): "L'incestuel, c'est un climat. Un climat où souffle le vent de l'inceste, sans qu'il y ait inceste". (p.13); "L'incestuel, c'est l'inceste moral". (p. 72).

cumplicidade que provocou ciúme em Yaquib e inquietação em Halim.(p.24)⁶

Par ailleurs, si elle s'accorde sans ambages le droit de protéger Omar en toute circonstance et de créer ainsi un déséquilibre au sein de la famille, elle reste cependant très sourcilleuse quant au traitement réservé à ses enfants par autrui: *Meu filho foi maltratado naquela aldeia* (p.23)⁷, crie-t-elle haut et fort, dénonçant l'accueil réservé à Yaquib par la famille de son mari au Liban. Zana n'hésite pas non plus à rendre le bon Halim coupable de l'ambiance belliqueuse du foyer, l'accusant de ne pas faire preuve de plus de fermeté dans l'éducation des enfants. Bien que silencieux et neutre, l'époux est cependant conscient des dégâts engendrés par l'amour maternel et constate, désarmé, que Zana a tout volé à Omar: sa force, son courage, son âme, son désir. Débauché et transgresseur, le fils préféré mène une vie déréglée, dominée par d'alcool et les femmes faciles. Face à une existence privée de sens, il est condamné à l'errance. Mort vivant, il déambule parmi les vivants, comme il continuera à le faire parmi les morts, après la disparition de ses parents.

Le premier jumeau Yaquib est lui aussi victime de l'attitude despotique de sa mère. La différence de traitement dispensée fait de lui le mal-aimé, un individu amer, replié sur lui-même et vindicatif; un "égoïste radical", comme le constate Nael. Bien que victime de la jalousie de son frère, c'est cependant lui qui est éloigné de la famille et envoyé au Liban par sa mère, pendant cinq ans. La domestique Domingas, pourtant toujours discrète et effacée, critique rudement la neutralité d'Halim concernant cet épisode injuste. Effectivement, ce père qui ne prend jamais parti ne peut que s'incliner, soumis: *Zana quis assim... ela decidiu* (p. 57)⁸. À son retour, Yaquib n'a pas droit à un meilleur traitement. Zana critique ouvertement ce fils, devenu selon elle un berger qui mange comme un rustre. Laconique et silencieux, peu enclin à la communication, le fils méprisé plonge dans les calculs mathématiques. Faute de pouvoir résoudre l'énigme de ce désamour maternel, Yaquib se met à résoudre des équations. Pour se protéger et réussir sa vie, il mettra entre lui et sa mère tout le territoire brésilien, car

⁶ *Omar se dirigea vers sa mère et lui tendit les bras. On eût dit que c'était lui le fils absent. Zana l'accueillit avec tant d'effusion que le retour de Yaquib sembla soudain un événement sans importance. Le serrant contre elle, Zana passa son bras autour du cou de son fils. Leur complicité ne pouvait que réveiller la jalousie de Yaquib et l'inquiétude de Halim.* (p. 22)

⁷ *Regardez un peu comment ils ont traité mon fils dans ce village...* (p. 22).

⁸ *Mais c'est Zana qui l'a voulu ainsi... c'est elle qui a tout décidé.* (p. 55)

c'est à l'autre extrémité du pays, à São Paulo, qu'il décidera d'aller faire ses études et de s'installer. C'est également loin des foudres maternelles qu'il épousera Livia, l'amour de toujours, motivant par là un commentaire désobligeant de la part de sa mère qui, pour la première fois, se montre jalouse et dépitée à son égard:

*Não entendo como o meu Yaqub se deixou enfeitiçar por aquela
osga.(p.44)⁹*

Cependant, dans le silence de son amour propre blessé, Yaqub prémédite sournoisement sa vengeance. À la fin du livre, c'est avec son accord, que la maison familiale sera cédée pour acquitter les dettes des deux frères vis-à-vis d'un homme d'affaires véreux.

Par ailleurs, si des ressemblances peuvent être relevées entre cette tragédie amazonienne et l'épisode biblique d'Ésaü et Jacob,¹⁰ Milton Hatoum enrichit la triade mère/jumeaux par l'introduction d'un troisième enfant. Effectivement, les garçons ont une sœur, Rânia, dont la place peu enviable à l'intérieur de la famille est perçue par le narrateur:

*Rânia significava muito mais do que eu, porém menos do que os
gêmeos.(p. 29)¹¹*

La place attribuée aux enfants dans l'occupation de la maison reproduit d'ailleurs fidèlement cette échelle de valeurs: les deux frères - inséparables du fait de leur jumeauté - logent au premier étage de la villa, à côté de la chambre des parents; Rânia, en revanche, a sa chambre sous les toits; et Nael, quant à lui, partage avec sa mère une petite pièce humide au fond du jardin.

Ésaü et Jacob ont donc une sœur. Complètement étouffée et pratiquement ignorée par sa mère, il ne reste à la jeune fille - pourtant belle et désirée - qu'une vie de travail et de

⁹ *Je ne comprends pas comment mon Yaqub a pu se laisser ensorceler par cette blondasse. (p. 42)*

¹⁰ Voir "Esaü e Jacó em Manaus" (Michel Laub, Revista Bravo, n° 33, junho 2000, São Paulo) qui ouvre la voie sur cette question, bien qu'une étude approfondie reste encore à faire. Lelecteur du roman est fortement invité à faire le parallèle entre les deux histoires: Zana remplit à nouveau l'assiette de Yaqub de lentilles et de gigot d'agneau (p. 117); elle appelle Omar "mon petit poilu" (p. 70), etc.

¹¹ *Rânia, qui comptait beaucoup plus que moi, ne pesait guère en comparaison des jumeaux. (p. 27)*

solitude. Elle abandonne rapidement ses études universitaires et se coupe du monde. Sa seule activité est la direction des affaires familiales et la gestion de la boutique, rue des Barés. Comme Omar, Rânia est privée de toute relation affective, faute d'avoir accepté les prétendants désignés par sa mère. Les seuls moments d'érotisme qu'elle s'autorise sont ceux, rares et furtifs, qu'elle passe avec Nael ou en compagnie de ses frères. Le caractère incestueux de leur relation ne semble cependant gêner personne:

(Omar) começava a acariciar a irmã: um beijo nas mãos, um afago no pescoço, uma lambida no lóbulo de cada orelha. Enlaçava-a, carregava-a no colo, olhando para ela como um conquistador cheio de desejo.(p. 178)¹²

Ela (Rânia) mimava os gêmeos e se deixava acariciar por eles, como naquela manhã em que Yaqub a recebeu no colo. As pernas dela, morenas e rijas, roçavam as do irmão; ela acariciava-lhe o rosto com a ponta dos dedos, e Yaqub, embevecido, ficava menos sisudo. (...) Ainda chovia muito quando a vi subir a escada, de mãos dadas com Yaqub; entraram no quarto dela, alguém fechou a porta (...). (p.117)¹³

La jeune femme sensuelle vire peu à peu à la vieille fille et sa destinée n'aura rien d'alléchant: elle s'occupera des affaires de son père. Cette fonction, exercée d'habitude au sein de la colonie libanaise au Brésil par l'un des fils de la famille, revient ici à Rânia.¹⁴ Finalement, c'est elle la grande perdante de cette histoire cruelle; elle, qui finit seule, célibataire, tenue d'exercer les fonctions qui normalement devraient revenir aux hommes de la famille. Une fois le père mort, l'un des frères parti au loin et l'autre inapte à assumer la moindre responsabilité,

¹² (...) *il commençait à la cajoler: un baiser sur les mains, un câlin dans le cou, un léchouillis sur le lobe de chaque oreille. Il l'enlaçait, la portait dans ses bras, l'enveloppait d'un regard brûlant de désir.*

¹³ *Les jumeaux étaient les seuls qu'elle aimait cajoler, les seuls à pouvoir la caresser. Ce matin-là elle se blottit dans les bras de Yaqub. Ses jambes brunes et fermes se frottaient contre celles de son frère, ses doigts effleuraient son visage, et Yaqub se laissait faire, ravi. (...) Ce jour-là, il pleuvait des cordes. Je les vis monter l'escalier en se donnant la main. Ils entrèrent dans la chambre de Yaqub, fermèrent la porte derrière eux et ne redescendirent que pour le déjeuner. (p. 117)*

c'est également à Rânia, par une terrible ironie du sort, que revient la tâche ingrate de vider la maison et de prendre soin de sa mère qui a perdu la raison. La jeune femme porte, jusqu'au bout, le malheur de tous les autres; elle est un peu, elle aussi, l'agneau expiatoire sacrifié, chaque année, à l'occasion de l'anniversaire de la mère.

La lente décomposition de cette famille trouve son expression la plus forte dans la folie de Zana. Solitaire, elle parle toute seule et pleure, errant dans la grande maison désormais vide, attendant toujours le retour du fils préféré. Mais celui-ci ne viendra pas, car il a finalement trouvé un obstacle à ses désirs en se heurtant aux forces de l'ordre et à la justice et purge une peine en prison. À la fin de sa vie, dans le poulailler qui autrefois abritait les volailles de son père, Zana est l'image même de la déchéance de la figure maternelle: couchée sur le sol recouvert de feuilles mortes, un bras cassé, trempée d'urine et de crottes d'oiseaux, recouverte des vêtements de son mari. Même si elle finit par lâcher prise, il est trop tard pour changer les choses. Tout est désormais détruit.

Et pourtant, Zana avait été une jeune femme sensible aux bonnes choses de la vie. Aux premiers temps de leur mariage, elle aimait la sensualité des poèmes récités par Halim et s'accordait parfaitement avec lui dans son goût immodéré pour le sexe. Elle était imbattable au lit et dans le hamac. Sa transformation en femme arbitraire et tyrannique, ayant perdu toute objectivité, intervient au moment du décès de son père Galib. Parti en voyage touristique au Liban, le vieil homme meurt dans son pays natal, ce qui bouleverse définitivement Zana:

(...)Chorava que nem uma viúva, (...) se esfregava nas roupas do pai, cheirava tudo o que tinha pertencido ao Galib. (p. 56)¹⁵

Et longtemps encore, elle refusera les moments d'intimité avec son mari:

Duas semanas trancada no quarto, duas semanas sem dormir com o Halim. Gritava o nome do pai, atordoada, fora de si, inacessível. (p. 56)¹⁶

¹⁴ Voir à ce sujet Oswaldo Mário Serra Truzzi: *Patrícios: sírios e libaneses em São Paulo*, Hucitec, São Paulo, 1995, p. 102.

¹⁵ *Elle pleurait comme une veuve. (...) Elle caressait les habits de son père, s'imprégnait de l'odeur de tout ce qui lui avait appartenu. (p. 54)*

¹⁶ *Zana s'enferma deux semaines dans la chambre de Galib, deux semaines sans dormir avec Halim. Elle appelait son père, égarée, hors d'elle, inaccessible. (p. 54)*

...pour finalement transférer tout l'amour qu'elle portait à son géniteur sur son fils Omar, le "fragile". C'est Halim qui dresse ce constat amer:

Depois da morte do Galib, o Omar foi crescendo na vida dela... Vivia dizendo que o Caçula ia morrer... Era uma desculpa, eu sabia que não ia acontecer nada com ele... Ficou louca, fez tudo por ele, é capaz de morrer com ele... (p. 181)¹⁷

Ce deuil impossible à faire a peut-être éveillé chez Zana des blessures anciennes: la disparition précoce de sa mère, noyée dans la mer, au Liban; le départ, à l'âge six ans, pour l'autre bout du monde, en compagnie de son père auprès duquel il n'a pas été toujours facile de trouver la juste place où se situer:

(Galib) entrava na sala do restaurante com a bandeja equilibrada na palma da mão esquerda; a outra mão enlaçava a cintura de sua filha Zana.(p.47)¹⁸

...et elle cherchait donc à rétablir de façon symbolique la présence maternelle lorsque, dans ses rêves, ils étaient là, père et fille, enlacés, se baignant dans les mêmes eaux qui avaient jadis emporté la mère.

Toutefois, l'influence néfaste de Zana sur les membres de la famille est atténuée par une autre figure maternelle qui, de son côté, concentre les aspects positifs de la fonction. Il s'agit de Domingas, l'employée indienne qui, soumise, exécute toutes les tâches domestiques, panse toutes les blessures, supporte toutes les haines. Dépositaire de la mémoire de la famille, c'est à travers elle, par exemple, que Yaqub retrouvera les traces d'une époque révolue de son histoire:

Ele observou os desenhos de sua infância colados na parede: as casas, os edifícios e as pontes coloridas, e viu o lápis de sua primeira

¹⁷ Après la mort de Galib, Omar a pris toute la place dans sa vie... Elle n'arrêtait pas de dire que son Petit-Dernier allait mourir... C'était une excuse, je savais bien qu'il n'allait rien lui arriver... Elle en a perdu la tête, elle a tout fait pour lui, elle irait même jusqu'à mourir avec lui... (p. 182)

¹⁸ Alors, il faisait son entrée dans la salle du restaurant, le plateau en équilibre sur une main, enlaçant de l'autre la taille de sa fille, Zana. (p. 45)

caligrafia e o caderno amarelado que Domingas guardara e agora lhe entregava como se ela fosse sua mãe e não a empregada. (p. 21)¹⁹

C'est elle également qui soigne Omar lorsqu'il tombe malade du fait de sa vie dissolue. Domingas nettoie, ramasse et répare lorsque la colère des hommes de la famille casse et détruit les objets de la maison. Toujours en retrait, c'est elle, cependant, qui console peines et chagrins. Même si sa fonction maternelle s'inscrit en creux, par défaut, il est intéressant de constater que c'est elle qui met au monde le seul petit-enfant de la lignée. C'est elle qui donne un héritier à la famille, même si l'identité du père de l'enfant reste cachée jusqu'à la fin.

La saga familiale est également ponctuée par la figure maternelle, religieuse cette fois-ci, de la mère du Christ. Zana et Halim se marient devant l'autel de Notre-Dame du Liban; l'épouse fréquente assidûment l'église Notre-Dame des Remèdes qui donne aussi son nom à la place et au quartier où demeure cette famille. Enfin, sur la façade de la maison familiale une faïence portugaise représente Notre-Dame de la Conception, l'image même de la maternité.

Par ailleurs, la ville de Manaus, lieu de l'action du livre, prolonge de façon symbolique cette omniprésence de la figure maternelle. Ville d'eau par excellence, la capitale de l'état de l'Amazonas se trouve au milieu de la forêt équatoriale, en plein bassin amazonien. Encerclée par l'eau, elle décline toute la gamme des possibilités aquatiques: les eaux sombres du rio Negro, la confluence de celui-ci avec le fleuve Amazone, les nombreux affluents, les innombrables *igarapés*, ces "chemins d'eau", bras de fleuves et rivières qui s'enfoncent dans la forêt vierge. Principal port fluvial du Brésil, l'ancienne capitale du caoutchouc est intimement liée à l'élément aquatique maternel. L'eau rythme la vie de ses habitants: déplacements en bateau, prépondérance de l'activité portuaire, nourriture fournie essentiellement par les fleuves... Le climat tropical de la région, avec ses pluies diluviennes et son taux élevé d'humidité renforce cette hégémonie de l'élément liquide. Celui-ci se trouve partout, il imprègne tout: la ville, la jungle environnante, la terre, le ciel. Il pénètre dans toute chose, par exemple, dans les tissus vendus au magasin familial, sous forme de moisissure; ou encore, dans les êtres eux-mêmes, sous forme de moiteur ou de sueur dégoulinante. Malgré

¹⁹ *Il retrouva ses dessins collés au mur, les maisons, les immeubles, les ponts qu'il avait coloriés, le crayon avec lequel il avait tracé ses premières lettres et le cahier jauni qu'elle avait gardés précieusement, comme l'eût fait une mère. (p. 19)*

l'immensité de l'espace qui l'entoure, Manaus est une prison qui rappelle fortement le ventre maternel et qui fonctionne, dans le roman, comme une métaphore de la relation à la mère.

Au gré des crues et décrues des fleuves, l'eau se décline dans le livre sous deux aspects différents. L'eau vivante d'abord; eau nourricière qui fournit à la population locale l'essentiel de son alimentation. Eau en perpétuel mouvement, qui rend également possible le transport des marchandises et les déplacements des personnes: barques, bateaux, canots et pirogues sillonnent Manaus et tout le bassin amazonien. L'eau stagnante, ensuite, après le retrait du fleuve ou de la rivière, mare de boue aux relents de pourriture, remplie d'ordures, de déchets et de barques échouées. Ainsi, au gré du rythme capricieux des saisons, ce qui a donné la vie devient synonyme de décomposition et de mort. Lucide, Nael a bien compris qu'Omar, symboliquement, du fait de sa relation malade à la mère, participe de cette décomposition et, secrètement, il rêve de:

(...) arrastar o Caçula até o igarapé mais fétido e jogá-lo no lodo, na podridão desta cidade.(p. 179)²⁰

Les dégâts de l'eau envahissante peuvent évoquer jusqu'à l'enfer. Yaqub touche cela de près lorsqu'il emmène Nael revoir les lieux des promenades de son enfance, au bord de l'*igarapé* des Educandos. C'est un spectacle de désolation qui s'offre en pleine période de décrue: plages envasées, barques échouées, bouts d'épaves...De plus, ils y ont été conduits par un piroguier, ce qui vient conforter l'image de l'enfer, car *la barque de Caron va toujours aux enfers. Il n'y a pas de nautonnier du bonheur.*²¹

Au fur et à mesure de la décadence de la famille, l'eau devient de plus en plus présente. À la fin du roman, le fils aimé, en prison, devient l'image même du retour régressif vers l'élément maternel:

Quando chovia muito, as celas inundavam. Omar cochilava de pé, a água suja cobria-lhe os joelhos, e os muçus, ao lhe roçarem as pernas, davam-lhe mais asco do que medo (p. 260).²²

²⁰ *Si j'avais pu, j'aurais pris Omar par le cou, je l'aurais traîné jusqu'à l'igarapé le plus fétide et jeté dans la vase, dans la pourriture de cette ville (p. 180).*

²¹ Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Librairie José Corti, Paris, 1942, p. 94.

L'enfant chéri est en quelque sorte "recupéré" par le sein maternel. Même le bon Halim n'échappera pas à la violence de l'élément liquide, au grand dam de son petit-fils:

Assim eu via o velho Halim: um náufrago agarrado a um tronco, longe das margens do rio, arrastado pela correnteza para o remanso do fim. (p. 183)²³

L'image du père était, bien entendu, le seul rempart opposable à l'hégémonie maternelle, mais il s'est révélé un rempart si fragile qu'il a fini par être emporté, lui aussi... Après le décès d'Halim, la désintégration de la famille devient inéluctable et les eaux violentes de l'orage tropical, ce "déluge de lait" selon Bachelard,²⁴ peuvent donc tout envahir:

(...) e a casa amanheceu com goteiras. Do teto da sala escorriam dois grossos de água suja, e o quintal transformou-se num aguaceiro. (p. 231).²⁵

L'omniprésence de l'élément maternel entraîne la mort et la pourriture. Nael est désormais seul pour lutter et essayer de contenir la violence de cette "contamination":

Comecei a cavar valetas para drenar as poças do quintal e assim evitar viveiros de insetos. O chão estava coberto de calangos e gafanhotos mortos, frutas e folhas; da fossa, ao lado do galinheiro inundado, vinha um cheiro de podridão (p. 232).²⁶

²² *Quand il pleuvait, les cellules étaient inondées. Omar somnolait debout, l'eau sale lui montait jusqu'au genoux et des bêtes lui frôlaient les jambes* (p. 260).

²³ *C'est ainsi que je le voyais, le vieux Halim, naufragé accroché à un tronc d'arbre, loin des rives du fleuve, emporté par le courant vers l'infini de l'océan* (p. 184).

²⁴ Bachelard, *op. cit.*, p. 141: *On trouverait vivante dans le spectacle d'une grande pluie d'été, chaude et fécondante, l'image d'un déluge de lait.*

²⁵ *La maison s'était réveillée sous les gros filets d'eau sale qui tombaient du plafond. Le jardin était transformé en marécage* (p. 231).

²⁶ *Je commençai à creuser des rigoles pour drainer le jardin et éviter que les flaques ne se transforment en viviers à bestioles. La terre était jonchée de feuilles, de fruits, de cadavres de lézards et de criquets. La fosse septique, à côté du poulailler inondé, exhalait une odeur putride* (p. 232).

Tâche ingrate, que celle du seul héritier de la famille... Tâche inutile également, car quoi qu'il fasse, le destin de chaque membre de cette lignée est tragiquement décidé d'avance:

*L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écoule. La mort quotidienne n'est pas la mort exubérante du feu qui perce le ciel de ses flèches; la mort quotidienne est la mort de l'eau. L'eau coule toujours, l'eau tombe toujours, elle finit toujours en sa mort horizontale. (...) La peine de l'eau est infinie.*²⁷

La seule chose que Nael pourra faire, sera de tenter de sauver sa peau, d'éviter d'être lui aussi "contaminé". C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il diffèrera son voyage à São Paulo, refusant de voir la mer que Yaqub promet de lui montrer. La mer, symbole maternel par excellence.²⁸ C'est dans cette logique qu'il devient le narrateur de l'histoire: il pourra ainsi rétablir la mémoire perdue de cette famille, car il est le seul personnage à ne pas avoir été emporté par les flots. La disparition de la figure maternelle rend possible la narration et rend également, en quelque sorte, sa liberté à Nael. Cette mort l'affranchit car, dorénavant, il n'est plus soumis au despotisme de Zana, qui l'arrachait à ses livres et à ses cours pour lui faire effectuer ses commissions ou celles de sa voisine Estelita, autre figure de mégère domestique. Ce nouvel espace de jouissance intellectuelle semble convenir parfaitement à Nael, qui fera des études et de l'écriture son métier.

Si l'histoire de cette famille est rythmée par le despotisme de Zana qui détermine le destin de chacun de ses membres, il est intéressant de noter qu'au fur et à mesure que cette femme dépérit, s'installe au Brésil la période dictatoriale. Les personnages passent ainsi du joug d'une mère autoritaire à celui d'une autre, car au cours de ces années soixante, après le coup d'état de mars 64, la mère patrie brésilienne deviendra une mère dénaturée, comme l'a si bien chanté le compositeur Chico Buarque:

*(...) Dormia
A nossa pátria mãe tão distraída
Sem perceber que era subtraída
Em tenebrosas transações.*

²⁷ Bachelard, *op. cit.*, p. 13.

Seus filhos
Erravam cegos pelo continente
Levavam pedras feito penitentes
*Erguendo estranhas catedrais (...).*²⁹

Enfin, lorsque par un jeu d'intertextualité qui lui est cher, Milton Hatoum déplace ses personnages d'un roman à l'autre, c'est encore une figure de mère — celle de la matriarche libanaise Emilie, rescapée du premier roman de l'auteur,³⁰ — qui est choisie pour rendre visite à Zana à la fin de sa vie. En revanche, c'est Nael qui sera le personnage élu pour migrer dans la fiction suivante de l'auteur:

*No centro da janela surgiu um rosto meio indígena: dois olhos graúdos e esgazeados nos fitaram com a dureza dos exaustos. (...) "É o filho natural de uma família da rua dos Barés", disse Ramira.*³¹

Ce troisième roman se situe d'ailleurs, une fois de plus, à Manaus, mais Milton Hatoum quitte cette fois-ci le milieu de l'émigration libanaise. Contrairement aux précédentes, cette œuvre a pour toile de fond, exclusivement, la période dictatoriale brésilienne. Le personnage de la mère, qui semble encore guetter l'œuvre de l'auteur, est ici représenté par Alicia, femme sensuelle et arriviste qui, malheureuse dans son ménage, sombre dans l'alcool et le jeu. À l'instar de Zana, elle entretient avec son fils Mundo une relation privilégiée qui exclut complètement le père.

²⁸ Bachelard, *op. cit.*, p. 133.

²⁹ *Notre mère patrie dormait / si distraitel / Sans s'apercevoir qu'elle était trompée / Dans des ténébreuses transactions / Ses enfants / Erraient aveugles sur le continent / Transportaient des pierres comme des pénitents / Bâtissant d'étranges cathédrales* ("Vai Passar", Chico Buarque de Hollanda, 1983).

³⁰ Milton Hatoum, *Relato de um certo Oriente*, São Paulo, Companhia das Letras, 1989.

³¹ Milton Hatoum, *Cinzas do Norte*, São Paulo, Companhia das Letras, 2005, p.196: *À la fenêtre surgit un visage aux traits indiens: deux grands yeux hagards nous fixèrent avec le regard dur des gens fatigués. (...) "C'est l'enfant naturel d'une famille de la rue des Barés", dit Ramira.*

Décidément, la relation duelle mère/fils — rythmée par les couleurs, les odeurs et les eaux du milieu tropical — semble constituer le thème favori de l'auteur. Toutefois, Zana reste pour l'instant son personnage de mère le plus réussi, car la Brésilienne Alicia semble beaucoup moins convaincante. Cette dernière, en effet, ne possède pas l'amour démesuré, la force de l'arbitraire, le total aveuglement qui rendent finalement la mère d'Omar si attachante. Peut-être faudrait-il, simplement, se rendre à l'évidence et rappeler ici ce qu'Alfred Hitchcock affirmait relativement au cinéma: "plus le méchant est réussi, meilleur sera le film"³²

³² *Hitchcock/Truffaut*, Editions Ramsay, 1988.